

Alphonso Lingis

L'autre communauté

Traduit de l'anglais par Denise Medico et Vincent Barras

Alphonso Lingis est un philosophe américain dont les livres mêlent anthropologie phénoménologie et esthétique. Dernier livre publié : *Violence and Splendor*, NUP, 2011). En français : *L'ivresse des profondeurs et autres excès*, traduit par Dominique Janicaud, Paris, Belin, « L'extrême contemporain », 1997.

Le texte que nous proposons ici est un chapitre de *The Community of Those Who Have Nothing in Common* (1994).

Depuis le début, la pensée philosophique, à la différence de celle des sages de la Grèce présocratique, de l'Inde, de la Perse et de la Chine, était liée à la cause de la construction de la communauté. La forme rationnelle du savoir produit un discours commun qui est intégralement un, et une nouvelle forme de communauté, une communauté, en principe, illimitée.

Ce n'est pas par son contenu d'observations que la science rationnelle se distingue du savoir empirique des grandes civilisations sédentaires de l'Inde, de la Chine, des Mayas, des Incas, ou de celui des nomades qui ont survécu pendant des siècles dans leurs environnements souvent rudes. Claude Lévi-Strauss, dans *la Pensée Sauvage*, montrait que les Américains d'Amazonie avaient élaboré une représentation de leur environnement qui était rigoureusement empirique. Leurs procédures distinguaient scrupuleusement le savoir effectif de la rumeur et de l'approximation. Leur identification des espèces, des propriétés et des usages des substances naturelles et des choses vivantes de leur environnement était souvent bien plus complète que ce qui est maintenant contenu dans les données de notre botanique, zoologie et science pharmaceutique. Leurs représentations étaient équivalentes aux nôtres pour l'exigence de rigueur empirique dans l'observation et la vérification ; sa réalisation était limitée par les seules limites de la région à laquelle ils pouvaient cognitivement accéder et par les limites technologiques de leurs outils d'exploration et d'expérimentation. Dans la cohérence et consistance intrinsèque de leurs modèles d'organisations, leurs corpus de savoirs n'étaient pas non plus inférieurs à notre botanique, zoologie, géologie, météorologie et astronomie.

Ce que l'Occident appelle science n'est pas accumulations d'observations mais systèmes explicatifs. Edmund Husserl définissait la volonté rationnelle qui a engendré la science et la philosophie comme la volonté de donner une raison. Les raisons sont des produits de la pensée et le savoir rationnel ne se présente lui-même pas comme la somme totale d'impressions laissées sur les individus par l'action de forces étrangères, mais comme un travail de construction. Dans ce que l'Occident appelle science, pour chaque lot d'observations enregistrées et choisies, la pensée cherche à produire une raison. La raison est une formulation plus générale à partir de laquelle les observations peuvent être déduites. C'est ce que nous appelons une loi empirique. Ensuite, la pensée cherche à donner une raison pour la raison. C'est ce que nous appelons une

théorie, de laquelle les lois empiriques peuvent être déduites. La pensée cherche à créer une théorie de toutes les théories dans chaque branche de la recherche scientifique, le Modèle Standard à partir duquel, dans la physique des particules à haute énergie, les théories de la mécanique quantique, de la radioactivité et de l'électromagnétisme peuvent être dérivées. La science rationnelle, écrivait Werner Heisenberg, s'attache au fait d'«être capable d'écrire une seule équation fondamentale dont découlent les propriétés de toutes les particules élémentaires, et de là le comportement de toute matière quelle qu'elle soit». La philosophie cherche à donner des raisons pour les procédures rationnelles, élabore des théories des relations entre la pensée rationnelle et la réalité, cherche les raisons de croire à la pensée rationnelle.

La volonté de donner une raison caractérise une certaine pratique discursive. Dans les ports marchands de Grèce, les étrangers arrivent et demandent aux Grecs, Pourquoi faites-vous comme vous faites ? Dans toutes les sociétés où des groupes d'humains élaborent leur caractère distinctif, la réponse était et est, Parce que nos pères nous ont appris à faire ainsi, parce que nos dieux ont décrété que c'était ainsi. Quelque chose de nouveau commence lorsque les Grecs commencent à donner une raison que l'étranger, qui n'a pas ces pères et ces dieux, peut accepter, une raison que tout esprit lucide peut accepter. De tels actes de paroles sont des promesses. Celui qui répond ainsi s'engage lui-même envers son explication, s'engage lui-même à donner une raison et une raison pour la raison ; il se rend lui-même responsable de son énoncé. Il s'engage lui-même à répondre de ce qu'il dit à chaque contestation. Il accepte tout étranger comme son juge.

La pratique rationnelle élabore un discours qui est un et commun à tout esprit lucide. Dans ce que chacun dit pour sa part et dont il prend la responsabilité, il trouve impliqué ce que les autres disent. L'ensemble du système du discours rationnel est impliqué dans les énoncés avancés par n'importe quel chercheur, par quiconque entreprend de penser rationnellement. Chacun parle comme un représentant du discours commun. Ses propres intuitions et paroles deviennent des parties du discours anonyme de la raison universelle.

Cette pratique discursive implique alors une communauté humaine en principe illimitée. Une communauté dans laquelle, chacun, faisant face à l'autre, fait face à un impératif qui est qu'il formule toutes ses rencontres et intuitions en des termes universels, en des formes qui pourraient être l'information appartenant à tout le monde.

Le discours qui, à l'étranger qui demande «Pourquoi faites-vous comme vous faites?», répond: «Parce que nos pères nous ont appris à faire ainsi, parce que nos dieux ont décrété que c'était ainsi», élabore le caractère distinctif de la multitude qui parle ainsi. De plus, ce discours n'est pas unifié intérieurement, comme l'est le discours rationnel. Parmi les énoncés qui forment des impressions laissées sur les individus par l'action de forces étrangères, il y a une multiplicité de préceptes, provenant d'ancêtres ou de divinités, qui reviennent dans le discours comme des mots de passe d'une multitude autochtone. Les actions déterminées par les préceptes des ancêtres ou des divinités peuvent bien engager, dans des travaux ou monuments communs, tous ceux qui font remonter leur naissance et leur place jusqu'à eux, mais de tels travaux élaborent le caractère distinctif d'une descendance ou d'une race choisie.

La production du discours rationnel transforme l'action. Les actions entraînées par des pulsions muettes et des désirs personnels sont transformées en actions motivées par des raisons qui, en tant que raisons, ne sont pas personnelles et sollicitent l'assentiment des autres. De telles initiatives peuvent engager les efforts des autres dans des

motivations communes et devenir des actions collectives. Chacun investit ses forces et sa passion dans des entreprises qui l'absorbent et le dépersonnalisent, qui durent et continuent de fonctionner ou de se désintégrer sans lui. Quand nous voyons des entreprises dans le domaine public, les nôtres ou celles des autres, nous les expliquons avec des raisons qui n'appartiennent à personne et appartiennent à tout le monde.

Nous les rationalistes percevons la réalité d'être membre d'une communauté dans la réalité des travaux entrepris et réalisés; nous percevons la communauté elle-même comme un travail. La rationalité de notre discours repose dans les raisons fournies et produites; nous percevons la raison comme un travail – une entreprise et une réalisation. Le discours rationnel que nous produisons se matérialise dans des entreprises collectives. Construire une communauté signifie collaborer à une industrie qui organise la division du travail et participer au marché. Cela signifierait participer à l'élaboration d'une structure politique, de lois et de postes de commande. Cela serait collaborer avec d'autres pour construire des travaux et des communications publiques.

Partout où nous trouvons des travaux qui sont des entreprises collectives, nous trouvons une pensée dont la nôtre propre (à savoir la pensée que nous faisons nôtre en répondant pour elle par nous-mêmes, en la rendant rationnelle) est la représentante. Dans les travaux et monuments publics de l'Amérique du Nord, nous voyons inscrits les motivations et objectifs de nous autres, les Nord-Américains; dans nos usines, aéroports et autoroutes, nous voyons nos choix raisonnés parmi nos besoins et nos désirs, nos plans. Dans notre système de lois et nos institutions sociales, nous reconnaissons notre expérience formulée, notre jugement, nos consensus débattus. Dans nos entreprises collectives rationnelles, nous ne trouvons, en principe, rien qui ne nous soit externe, étranger et imperméable à notre compréhension; nous ne trouvons que nous-mêmes. Nous ne trouvons pas, comme les Balinais, dans nos institutions, nos travaux publics et nos rassemblements communautaires la visite des esprits étrangers, des forces démoniaques et divines ou des pactes conclus avec les forces des volcans, des rivières et des cieux. Derrière les signes attribués aux dieux des humains, nous trouvons des raisons dans les besoins et les pulsions psychologiques humaines communes.

Dans la pensée des Indiens d'Amazonie ou des Massaï nomades qui parcourent la Vallée du Rift en Afrique de l'Est que les primates humains ont parcourue pendant quatre millions d'années sans laisser aucune construction, nous ne pouvons reconnaître que la mémoire des impressions laissées par des forces étrangères sur des multiplicités d'esprits individuels qui nous sont étrangers. Nous voyons la preuve d'une communauté, et les signes qu'une communauté a existé par le passé, dans des routes, des aqueducs, des ports, des temples et des monuments. Nous entrons dans cette communauté en construisant les raisons qui ont motivé ses constructions. Dans la Grande Muraille de Chine, les routes incas taillées dans les Andes, les pyramides construites en Égypte et en Amérique Centrale, le système d'irrigation d'Angkor, nous trouvons une pensée au travail dont la nôtre propre est une représentante. Notre économie, notre science politique, notre science écologique, notre psychologie et notre psychanalyse fournissent, derrière les préceptes considérés comme émanant des ancêtres ou des divinités qui ont ordonné ces travaux collectifs, les raisons qui les ont motivés. Ils cessent d'être des constructions qui ont matérialisé le caractère distinctif d'une descendance ou d'une race choisie. En élaborant des raisons derrière les paroles qu'ils considéraient comme émanant des ancêtres ou des divinités ayant ordonné la construction de ces travaux collectifs, nous trouvons que nous avons élaboré des raisons pour les conserver ou

les reconstruire. Nous engageons ainsi, et engageons les Chinois, les Aztèques et les Khmers, quoique de manière posthume, dans l'humanité universelle.

Nous voyons la preuve de notre communauté dans les animaux, les végétaux et les minéraux de notre environnement. Nous entrons dans cette communauté en comprenant notre environnement matériel, en reconstruisant les raisons qui ont motivé sa production.

Car l'environnement dans lequel subsiste notre communauté est celui qu'elle produit. Ce n'est pas la nature propre d'une chose, ses propriétés qui la relie à son contexte naturel, qui nous la rend utile, mais les propriétés qu'elle révèle lorsqu'elle est insérée dans le système instrumental que nous avons instauré. La pratique rationnelle fait du champ praticable qui nous concerne le champ commun des entreprises collectives. Un tronc est en premier coupé en planches rectangulaires avant qu'il ne soit utile ; les arbres eux-mêmes sont en premier hybridés, régularisés et élagués avant qu'ils ne puissent devenir utiles en tant que troncs. Ce n'est pas l'écorce de saule dans sa nature d'écorce de saule que nous trouvons utile pour nos maux de tête, mais l'essence extraite et purifiée, synthétisée en cachets d'aspirine. Il y a maintenant des plantations entières dans lesquelles les espèces de plantes issues du génie biologique croissent non pas sur la terre mais dans l'eau, ancrées sur des flotteurs de mousse plastique nourris par des mélanges chimiques. Il y a maintenant des réserves où le génie génétique produit de nouvelles espèces de plantes et d'animaux brevetés. Nos laboratoires de recherche n'étudient pas les entités naturelles mais à leur place l'eau pure, le soufre pur et l'uranium pur qui ne se trouvent nulle part dans la nature et qui sont produits dans le laboratoire. La table des éléments elle-même n'est plus un inventaire de la nature physique irréductible ; la fission et la fusion atomique les rends tous sujets à la transformation. La communauté qui produit, et est produite par, les raisons produit les moyens de sa subsistance et le matériau de son savoir.

En tant qu'espèce biologique nous sommes nous-mêmes faits par l'homme ; nos traits biologiques spécifiques – notre néocortex énormément agrandi, la complexité de l'organisation neurale de nos corps, la représentation augmentée du pouce sur notre cortex, notre posture verticale et la perte de notre pilosité – n'ont pas évolué naturellement pour nous différencier des autres primates, mais ont évolué en tant que résultat de notre invention de systèmes symboliques, ont évolué à partir de la rétroaction d'avec la culture – le perfectionnement des outils, l'organisation de la chasse et de la cueillette, l'établissement des familles, le contrôle du feu et surtout le fait de se reposer sur des systèmes de symboles signifiants – le langage, les rituels et l'art – pour l'orientation, la communication et le contrôle de soi. Ces systèmes de symboles signifiants délimitent le caractère distinctif de la multitude qui les utilise ; nos traits biologiques spécifiques matérialisent ce caractère distinctif en tant que caractère distinctif d'une descendance. L'élaboration rationnelle de symboles signifiants transforme notre spécificité biologique, faisant de notre espèce une espèce composée d'individus représentant une communauté universelle.

Le discours et la pratique rationnels font de la nature un travail commun et font de notre propre nature notre propre travail. Nous autres, hommes civilisés qui avons produit notre propre environnement, voyons partout en lui la forme, les contours et les espèces donnés aux matériaux bruts de la nature par les intentions et l'effort humain collectif, qui sont produits par la pratique du discours rationnel. L'espèce que nous sommes, faite par l'homme, et qui produit sa propre nature dans un environnement

qu'elle produit, ne trouve rien en elle qui soit ne étranger à elle, opaque et imperméable à sa propre compréhension. L'individu de la culture moderne qui s'affirme lui-même avec ses droits inaliénables et se constitue lui-même comme le législateur de ses propres lois, se met à produire son individualité comme celle d'une nature fermée sur elle-même. Dans la communauté humaine, il trouve un travail fermé en soi-même et représentant de sa propre pensée. Lorsque l'individu trouve que sa propre pensée est la représentante du système entier de la pensée rationnelle, il ne trouvera dans son prochain que le reflet de sa propre nature rationnelle.

Avant la communauté rationnelle, il y avait la rencontre avec l'autre, l'intrus. La rencontre commence avec celui qui s'expose lui-même aux demandes et à la contestation de l'autre. Sous la communauté rationnelle, son discours commun dont chaque esprit lucide n'est que le représentant, et ses entreprises dans lesquelles les efforts et les passions de chacun sont absorbées et dépersonnalisées, il y a une autre communauté, la communauté qui demande que celui qui a sa propre identité commune, qui produit sa propre nature, s'expose lui-même à celui avec lequel il n'a rien en commun, l'étranger.

Cette *autre communauté* n'est pas simplement absorbée dans la communauté rationnelle ; elle revient, elle trouble la communauté rationnelle, en tant que son double ou son ombre.

Cette *autre communauté* se forme non pas dans un travail, mais dans l'interruption du travail et des entreprises. Elle n'est pas réalisée en ayant ou en produisant quelque chose en commun, mais en s'exposant soi-même à celui avec lequel on n'a rien en commun ; à l'Aztèque, au nomade, à la guérilla, à l'ennemi. L'autre communauté se forme lorsqu'on reconnaît, dans le visage de l'autre, un impératif. Un impératif qui non seulement conteste le discours commun et la communauté dont il ou elle est exclu, mais aussi tout ce qu'on a ou qu'on se met à construire en commun avec lui ou elle.

Ce n'est pas uniquement avec son intelligence rationnelle qu'on s'expose à un impératif. Notre intelligence rationnelle ne peut émerger sans commander notre sensibilité, qui doit recueillir des données de l'environnement de manière compréhensible et régulière, commander nos capacités motrices pour mesurer les forces, obstacles et causalités du champ praticable de manière compréhensible et régulière, et commander notre sensibilité à d'autres pour enregistrer des relations de commande et d'obéissance à l'œuvre dans le champ social de manière compréhensible et régulière. C'est avec la nudité de ses propres yeux que l'on s'expose soi-même à l'autre, avec ses propres mains arrêtées dans leur saisie des choses et tournées maintenant vers l'autre, mains ouvertes, et avec la fragilité désarmée de sa propre voix troublée par la voie d'un autre.

On s'expose soi-même à l'autre – l'étranger, celui qui est destitué, le juge – non seulement avec nos intuitions et nos idées, et le fait qu'elles pourraient être contestées, mais on expose aussi la nudité de ses yeux, de sa voix et de ses silences, de ses mains vides. Car l'autre, l'étranger, se tourne vers nous, non seulement avec ses convictions et jugements mais aussi avec sa fragilité, sa sensibilité, sa finitude. Il tourne vers nous son visage, idole et fétiche. Il tourne vers nous un visage fait de composés de carbone, poussière qui retournera poussière, un visage fait de terre et d'air, fait de chaleur, de sang, fait de lumières et d'ombres. Il tourne vers nous une chaire marquée et ridée de souffrance et de finitude. La communauté se forme lorsqu'on s'expose soi-même à celui qui est nu, celui qui est destitué, l'exclu, celui qui est en train de mourir. On

entre dans la communauté non pas en affirmant soi-même et ses propres forces mais en s'exposant soi-même aux dépenses à perte, au sacrifice. La communauté se forme par un mouvement par lequel on s'expose à l'autre, à des forces et des pouvoirs en dehors de soi, à la mort et aux autres qui meurent.

La communauté rationnelle qui se forme dans l'échange d'informations échange des entités abstraites, des signes idéalisés de référents idéalisés. La communication extrait le message de signaux non pertinents et conflictuels – le bruit. Les interlocuteurs sont alliés dans un combat contre le bruit ; la cité idéale de la communication serait maximumment purgée du bruit. Mais il y a du bruit interne au message – l'opacité de la voix qui le transmet. Et il y a le bruit de fond du monde qui ne peut être réduit au silence sans réduire au silence nos voix aussi. En envisageant la voix humaine dans la perspective de la biologie évolutionniste, nous apprenons à entendre le murmure du monde, que les voix humaines continuent et font résonner pour les uns et les autres.

Au-delà de la communication avec les uns et les autres à travers les signaux, les entités abstraites, dans la communauté alliée contre le grondement du monde, nous entrons en contact avec les choses inhumaines en embrassant leur forme et leur matière. Nous entrons également en contact l'un avec l'autre en prenant la forme de l'autre, en transsubstantiant notre propre état matériel.

La communauté qui produit quelque chose en commun, qui établit la vérité et qui établit maintenant un univers technologique de simulacres, exclut les sauvages, les mystiques, les psychotiques – exclut leurs énoncés et leurs corps. Elle les exclut dans son propre espace : tortures.

Au milieu du travail de la communauté rationnelle se forme la communauté de ceux qui n'ont rien en commun, de ceux qui ont le néant, la mort, leur finitude, en commun. Mais la mort qui isole chacun est-elle une mort commune ? Et peut-elle être identifiée comme le néant ?